



# Ἐπέκεινα

International Journal of Ontology  
History and Critics

ERACI GONÇALVES DE OLIVEIRA

Réceptivité et résistance de la matière au mouvement local

EPEKEINA, vol. 6, n. 2 (2015), pp. 1-12

*History of the Platonic-Aristotelian Tradition*

ISSN: 2281-3209

DOI: 10.7408/epkn.

Published on-line by:

CRF – CENTRO INTERNAZIONALE PER LA RICERCA FILOSOFICA  
PALERMO (ITALY)

[www.ricercafilosofica.it/epekeina](http://www.ricercafilosofica.it/epekeina)



This work is licensed under a Creative Commons  
Attribution-NonCommercial-NoDerivs 3.0 Unported License.

# Réceptivité et résistance de la matière au mouvement local

*Eraci Gonçalves de Oliveira*

L'étude du mouvement chez Aristote nous a demandé un approfondissement sur les fonctions de la forme et de la matière. En général, le téléologisme et l'hylémorphisme révèlent l'étendue de la conception aristotélécienne de la réalité immanente, dans laquelle un vivant se produit lui-même. En ce qui concerne la matière, sa manière essentiellement relationnelle inhérente contribue à ce que ce qui est déterminé varie en soi-même, sans se désubstantialiser ; à son tour, la forme se réfère à une instance qui chevauche les changements du devenir, ceci étant une fonction qui dépend intrinsèquement de ce que la matière, en tant que substrat, puisse accueillir les changements requis par l'incessante mise à jour de la forme. En agissant comme substrat en même temps réceptif et résistant, la matière sauvegarde l'actualité de l'être.

Selon l'hylémorphisme, l'association entre la forme et la cause finale explique le fait que l'être vivant se fait par lui-même. La matière, entendue comme *tendant vers la forme, souhaitant la forme*, se déplace toujours guidée par la forme, on dirait même attirée par elle, et cette *tendance à la forme* est le mouvement par lequel l'être vivant devient. Donc, le devenir d'un vivant est son mouvement vers l'accomplissement de soi-même ; on pourrait dire aussi que le travail d'une vie est la conquête de ce que l'on est, ce qui s'explique théoriquement par le caractère téléologique de la conception aristotélécienne et la liaison étroite entre la forme et la matière.

Selon Nussbaum,<sup>1</sup> un rapport téléologique décrit, à un premier niveau, les activités constitutives qui produisent la meilleure spécification de ce qu'est un certain type d'animal et, à un deuxième niveau, la façon dont les activités constitutives ont lieu dans un être vivant en particulier, à travers les interactions matérielles particulières qui actualisent souvent ce processus dans son espèce. Du point de vue de la matière, c'est-à-dire, à cause de sa manière essentiellement relationnelle, à la fois réceptive et résistante, le rapport téléologique entre forme et matière se produit à un premier niveau, le niveau for-

---

1. NUSSBAUM 1985, 59.

mel, selon des lois structurelles en grande échelle, mais, en plus de cette affirmation, dans le cas des êtres vivants, il faut expliquer, au deuxième niveau, le mode approprié d'un fonctionnement particulier, ce qui implique nécessairement la matière. En bref, le premier niveau est le niveau formel, et le deuxième niveau est celui des réalisations matérielles contingentes des états fonctionnels. Mais, au premier niveau, la matière n'est pas mentionnée, sauf pour dire que certaines fonctions se réalisent nécessairement dans un certain type de matériau approprié.

Selon la compréhension aristotélicienne, la forme est le principe directeur général d'une organisation fonctionnelle, et elle spécifie ce qui est un certain être vivant dès sa génération : ainsi, la forme est un ensemble diversifié de capacités assemblées selon un critère qui établit une unité. Comme force de l'achèvement d'un caractère, la forme donne l'unité et l'identité et mieux explique comment cet être vivant devient grâce à un processus spécifique. Ce processus présuppose un certain arrangement, ou organisation, comme un fil qui vivifie en traversant une composition, et engendre, compose et articule les parties qui n'auraient pas de sens isolées. Mais comment se fait-elle, cette composition ?

Dans *Les Parties des Animaux*, Aristote indique trois types de composition : la première combine les éléments et donne aux corps certaines propriétés ; la seconde forme les parties homogènes ; et la troisième forme les parties hétérogènes, dans le sens général du mot *parties*, qui comprend les tissus, les organes, les membres et, en général, les éléments de tous les groupes d'animaux.

Or, étant donné que les compositions sont de trois sortes, on pourrait placer en premier lieu celle que combine ce que certains appellent les éléments, c'est-à-dire la terre, l'air, l'eau, le feu. Peut-être même serait-il mieux de dire la combinaison des forces fondamentales et encore pas de toutes, mais celles dont il a été question ailleurs antérieurement. En effet, l'humide, le sec, le chaud et le froid sont la matière des corps. La seconde combinaison de ces premiers éléments est celle qui produit dans les vivants les parties homéomères, telles que l'os, la chair et les autres tissus du même genre. La troisième et dernière, numériquement

parlant, est celle qui constitue les parties anoméomères comme le visage, les mains et les parties analogues.<sup>2</sup>

Mais selon l'hylémorphisme, quel que soit le processus de combinaison, celui-ci répond à certaines exigences dans le cadre spécifique, c'est-à-dire, les compositions mêmes se produisent en fonction de la forme. Ce type de conception requiert un contrepoint indéterminé qui, par la forme même, se soumette à un long processus de définition en termes qualitatifs et quantitatifs.

Dans un passage antérieur, Aristote se sert de l'analogie avec la *technè* quand il parle de la matière :

Il est nécessaire de disposer de telle ou telle matière si l'on veut une maison ou quelqu'autre fin : et il faut que telle chose soit produite d'abord et soit mise en mouvement, puis telle autre et ainsi de suite jusqu'à la fin, c'est-à-dire jusqu'à ce en vue de quoi chaque chose est produite et existe.<sup>3</sup>

Selon la conception aristotélicienne, en s'effectuant comme ceci ou comme cela, la matière a son être. En tant que réceptive à la forme, la matière est ce sur quoi se produit un certain effet, et cet effet est complètement relatif à la forme et se passe dans ses limites. Dépourvue de détermination, *la matière* n'est qu'à la mesure d'une mise à jour de la forme ; et une fois qu'un être vivant est né, il présente une tendance à la permanence, tout en respectant le processus qui va de la génération à la corruption, ce qui requiert des mises à jour répétées à l'intérieur de la configuration spécifique de sa forme. La grande partie des changements auxquels est soumis un être vivant est trop visible et ils nous montrent clairement la matière déjà conformée : soit dans l'expression du regard, ou dans sa position spatiale, ou l'action correspondante à chaque situation dans le temps et dans l'espace. Cependant, comme un défi à la perspective métaphysique, chaque changement peut être découpé dans de plus petits morceaux, ce qui nous mène à la possibilité de penser la matière en tant que principe d'indétermination ; quand on réfléchit aux passages minuscules de ces changements, on voit que la matière est simplement la limite, sans densité et sans consistance, entre deux actualisations de la forme.

---

2. Aristote, *Les Parties des Animaux* 646a 12 in LOUIS 2002, 21.

3. Aristote, *Les Parties des Animaux* 639b 27 in LOUIS 2002, 3.

Dans les changements les plus alarmants ainsi que ceux les plus intimes, une tension entre les forces structurelles est absolument nécessaire, ce qui requiert intrinsèquement que la matière, en tant que substrat, puisse accueillir la forme, qu'elle puisse recevoir les modifications nécessaires que la mise à jour constante de la forme exige. C'est-à-dire que, pour maintenir la forme, la matière doit aussi s'engager contre elle ; et, de cette façon, elle contribue avec sa disponibilité autant qu'avec sa résistance. Cette résistance se caractérise par un refus de se laisser déterminer complètement, dans le but de laisser toujours un fonds de réserve disponible. La résistance de la matière crée une tension qui est essentielle pour la forme, que nous comprenons ici comme étant nécessaire au maintien de la forme dans sa définition ; cela signifie qu'elle n'est pas complètement lâche. En se laissant modeler par la forme, la matière peut faire partie de la structure d'affection d'un être vivant, mais elle doit avoir aussi la force pour supporter la forme. Si la matière ne résiste pas, la forme ne s'inscrit pas. Cette tension caractérise la dynamique d'accueil de la matière. La matière peut appartenir à la structure d'affection d'un être pas seulement en se laissant modeler par la forme, car si cela fût le cas, l'être serait lâche. Mais trop d'élargissement ou trop de résistance ne conduisent pas à la formation structurelle. La manière de la matière est celle de céder et de résister concomitamment ; en agissant de manière double, elle permet un soutien, un équilibre. Les deux termes renvoient à la nature dynamique de la relation entre la forme et la matière. Mais comment pouvons-nous comprendre plus clairement cette dynamique ?

Cette tension structurelle est également présente en termes de l'act et de la puissance, par exemple : l'homme est potentiellement capable de se déplacer d'un lieu à l'autre dans l'espace par soi-même, mais sa puissance peut être pleinement actualisée ou pas. Sa capacité de se déplacer peut être incarnée ou pas : si elle s'incarne, cet homme jouit pleinement de son système locomoteur ; si elle ne s'incarne pas, il doit avoir recours à des appareils qui remplissent la fonction motrice. Tel est le cas des personnes qui utilisent des fauteuils roulants ou celles qui portent des prothèses à la place de leurs membres inférieurs. Le fait que cette capacité soit réalisée ou pas ne le fait plus ou moins un homme, car il est toujours un homme, soit-il capable de se déplacer par soi-même ou seulement avec l'aide d'instruments. C'est en tant que capable de se déplacer qu'un homme peut ou non marcher. Cette

capacité appartient à un horizon qui s'étend au-delà de la détermination d'être mouvant, donc, ne pas utiliser pleinement l'appareil locomoteur ne saurait pas nécessairement masquer ce qui est d'être un homme.

Autrement dit, cet homme, bien qu'il soit capable de marcher, ce fait étant *fondé* sur ce qui le fait un homme, ne laisse pas de l'être, même s'il ne marche pas exclusivement avec ses propres jambes. Le terme *fondé* se réfère ici à ce qui le constitue et le définit en tant que membre de l'espèce humaine. Mais, à l'abri de cette définition générale, il lui est possible de réaliser ou pas certaines potentialités, et ces deux effets sont également attribués à la forme, ce qui montre que l'extension de cette notion va du général aux réalisations particulières.

Bien qu'il soit dit que la forme est séparée et subsistante par elle-même, irréductible, non générée, non corrompue et fixée, dans sa fixité même, elle abrite toutes les caractérisations et particularisations possibles de l'être. Le rôle de la matière est compris comme auxiliaire, parce qu'elle est comme un moyen autant pour la forme que pour la privation, et elle peut servir indifféremment à toutes les deux. Dans la *Physique*, Aristote nous dit :

L'une de ces parties, en effet, qui demeure et subsiste, concourt avec la forme pour produire comme une mère tous les phénomènes qui adviennent ; mais quant à l'autre partie de l'opposition des contraires, elle pourrait bien plus d'une fois faire l'effet de ne point exister du tout, pour celui qui ne regarderait en elle que son côté destructif. En effet, comme il y a dans les choses un élément divin, excellent et désirable, nous disons que l'un de nos deux principes est contraire à cet élément, tandis que l'autre est fait par sa propre nature pour rechercher et désirer cet élément divin. Mais dans les théories que nous combattons, il arrive que le contraire désire sa propre destruction. Cependant il est à la fois impossible, et que la forme se désire elle-même, parce qu'elle n'a aucune déféctuosité, et que le contraire la désire, puisque les contraires se détruisent mutuellement. Mais c'est là précisément le rôle de la matière ; et elle est comme la femelle qui désire devenir mâle, ou le laid qui veut devenir beau ; car la matière n'est pas le laid en soi ; elle n'est laide que par accident ; elle n'est pas non plus femelle en soi ; elle ne l'est qu'accidentellement. <sup>4</sup>

---

4. Aristote, *Physique* 192a 12-24 in DURANT 1892.

L'analogie explicite que le rôle de la matière n'est pas celui de contrariété par rapport à la forme car, si cela fût le cas, elle concourrait seulement à sa privation ; au contraire, elle répond, à sa façon, toujours par la réalisation, qui peut être de la forme ou de la privation, donc, toujours d'une manière positive. Même dans l'exécution de la privation, la matière est positive, parce que jusque-là elle est comme subsistante, c'est-à-dire qu'elle peut soutenir les deux opposés. La privation est pleinement compatible avec l'état de tension qui soutient la forme dans sa définition, et ne représente rien qui puisse être entendu, ou confondu, avec la corruption, qui est le contraire de la génération, et atteint le contexte particularisé de l'être vivant en tant qu'individu. Cela peut paraître contradictoire puisque, ci-dessus, nous nous rapportons à l'extension de la notion de forme, qui va du général à toutes les réalisations particulières. Mais cela n'est pas contradictoire, c'est affirmatif : *seulement là où le général et le particulier coïncident pouvons-nous parler de forme*, et ce lieu est toujours individualisé, ce qui est effectivement d'être une chose mais, dans la perspective téléologique de la pensée aristotélicienne, l'être est déjà existant et, pendant sa vie, il se dirige toujours vers soi-même.

Bien que cette analogie implique une variété de critères relatifs à la distinction sexuelle, auxquels nous ne nous rapporterons pas maintenant, nous voulons souligner ici que, dans un contexte dans lequel la matière est ce qui est capable de supporter les changements, la forme indique l'état final de cette réalisation, une subtilité qui est impliquée dans la relation entre forme et matière, et que l'analogie vivifie. La matière agit comme la cause de l'individuation parce que, étant indéterminée, elle peut se configurer comme ceci ou comme cela, et cette configuration se fait selon le mouvement qui y est instauré par la forme. Mais comment la forme introduit-elle le mouvement dans la matière ? Qu'est-ce que cela signifie ?

Basés sur l'indication de Nussbaum, nous chercherons maintenant à penser la réceptivité et la résistance de la matière à partir du deuxième niveau du rapport téléologique, celui des réalisations matérielles contingentes des états fonctionnels. Nous avons choisi comme approche méthodologique l'examen phénoménologique de la performance d'un bébé pendant qu'il développe sa capacité locomotrice, auquel nous appliquerons le concept de *moteur immobile* de la manière suivante : au cours de l'analyse du mouvement, nous reporterons

chaque changement qui survient à son point d'origine et, d'une façon générale, nous ferons une distinction entre les parties mouvantes et les parties non mouvantes.

Nous avons appris à appliquer le concept de moteur immobile à analyse du mouvement avec l'étude du tex *De Motu Animalium*. Dans ce traité, l'approche des phénomènes est guidée par la compréhension aristotélicienne de ce que tous les mouvements proviennent de l'immobilité, et nous sommes guidés par son utilisation du concept de *moteur immobile* dans l'analyse du mouvement des animaux vertébrés. Les articulations sont examinées dans leur capacité de répondre à l'immobilité, à partir de laquelle le mouvement se produit.

Car il est évident, à considérer même les seuls faits sensibles, que le mouvement est impossible s'il n'y a pas quelque chose d'immobile. On le constate tout d'abord chez les animaux eux-mêmes. Il faut en effet, si une partie entre en mouvement, qu'une autre reste en repos. Et c'est pour cela qu'existent les articulations chez les animaux. Les animaux se servent, en effet, des articulations comme un point central, et la partie où se produit la flexion, considéré dans son ensemble, est à la fois une et double, droite et fléchie, capable de se modifier en puissance et en acte du fait de la flexion. Quand il y a flexion et mouvement, un point de l'articulation se meut tandis que l'autre ne bouge pas, comme si, sur le diamètre, A et D restaient en place, que B changeait et que AC en résultait. Mais ici le centre paraît de toute façon indivisible (car le mouvement est, comme on dit, une fiction quand il s'agit des êtres mathématiques : aucun d'entre eux ne se meut) ; au contraire ce qui constitue les articulations est, en puissance comme en acte, tantôt un, tantôt divisible. Quoi qu'il en soit, le principe d'un mouvement, du fait qu'il est principe, reste en repos quand la partie inférieure se meut : ainsi le coude est immobile lorsque l'avant-bras remue, l'épaule quand toute le bras bouge, le genou quand la jambe est en mouvement, la hanche quand c'est le membre entier qui se meut. Il est donc évident que chaque être doit avoir en soi un point immobile où se situe le point de départ du mouvement, et sur lequel il prend appui pour se mouvoir tout entier ou dans une de ses parties.<sup>5</sup>

\*

---

5. Aristote, *Mouvement des Animaux* 698a 14-b 7, LOUIS 2002, 52-53.

Dès le plus jeune âge, le mouvement est le phénomène qui produit des liens et forge tous les systèmes vitaux du corps humain, ainsi un bébé, en lui-même le germe de sa propre fin, déjà annoncée, insiste et persiste à plier, étendre et tourner son petit corps. Plus tard, déjà développée et bien formée, lorsque la personne adulte se met à marcher, elle ne se rend pas compte que l'ensemble de son appareil locomoteur est conformée selon une nécessité intrinsèque à l'être de l'homme, et que cela devient d'une certaine façon particularisée parce qu'il se bénéficie d'un ensemble qui réunit un *quoi* et un *à partir de quoi* relativement invariable par rapport à d'autres hommes. Ou bien, dans la manière dynamique de la conformation, la forme personnalisée en déplacement dans l'espace est matière qui souffre avec patience le déroulement continu de la finalité du mode d'être d'un étant particulier, tout en forgeant son caractère et son corps à partir de différentes parties. Analysé du point de vue du *mouvement local* selon la catégorie de l'espace, l'étant atteint sa définition dans le mouvement, et le même se passe pour le bébé, qui est guidé par un savoir immanent, une sorte d'intelligence qui contraint une force originale dans une vie individuelle différenciée.

Comme ce processus est spontané et ne demande pas à tout moment une réflexion ou une évaluation de sa performance, nous ne nous en rendons pas compte. En même temps, d'une manière presque contraire, et sans le reconnaître ou même en négligeant l'intelligence des processus mouvants, nous nous tournons vers la face extravagante et évidente des éruptions volcaniques, ou nous nous concentrons furtivement sur des microscopes, en scrutant des micromouvements qui sont imperceptibles à l'œil nu.

Sans doute, l'autolocomotion est quelque chose de donné, ou plutôt prédéterminé mais, en même temps, elle doit être accomplie par un processus. Par exemple, quand un bébé commence à rouler de gauche à droite dans le berceau, il se met déjà à l'horizon où cette capacité est en train d'émerger, et elle demande une pratique corporelle qui l'incarne, c'est-à-dire, elle doit devenir corps, son accomplissement en dépend ; il dépend du sang, de la peau, des os, des muscles, des tendons, des ligaments, de tout ce qu'il y a de plus concret. Le roulement lui-même est déjà étonnant, mais nous allons sauter cette phase pour arriver plus rapidement à la marche, qui est l'expression la plus excellente de la capacité de se déplacer.

Donc, en roulant sans cesse d'un côté à l'autre, à un certain moment le bébé finalement se tourne, son ventre vers le lit et son dos vers le plafond. Mais il faut que cette petite réalisation se concrétise, donc il la répète, et la répète, sans relâche. Quand ce mouvement ne présente plus aucun mystère pour lui, il a atteint les conditions minimales, ainsi que la position nécessaire, pour qu'il puisse commencer à lever sa tête, et ce mouvement est très important. La projection du regard au-delà du berceau va contribuer à la mobilisation du corps comme un ensemble réparti. La partie la plus directement liée à la tête est le dos, à travers le cou. Une personne mature dans cette position, que l'on appelle null « *décubitus ventralnull* », peut lever sa tête par la contraction des muscles du dos sans aucune aide supplémentaire, mais le bébé n'a pas encore assez de force pour le faire, donc il a besoin de quelque chose qui puisse l'aider dans sa quête. Or, il a les mains et le berceau et, s'appuyant sur ses deux mains, il étend ses bras et, ensuite, pousse ses épaules vers le haut et, avec elles, son cou et sa tête.

C'est parce que les parties concernées sont contiguës que l'impulsion initiale du mouvement, à partir du point d'appui, affecte les mains et passe par les bras, les épaules, le cou, et finalement atteint la tête. Cette séquence d'actions, répétée plusieurs fois, devient une habitude acquise, même si totalement fondée sur des possibilités déjà incarnées. Si elles sont déjà incarnées, c'est parce que, parmi les nombreuses tentatives, beaucoup d'entre elles pas réussies, une tentative a été bien réussie, et ce fait suffit pour que le bébé la puisse retrouver encore une fois. Et c'est dans la répétition de l'itinéraire bien réussi que la nouvelle conquête devient une habitude. Donc, c'est grâce à l'appui des mains, qui entraîne l'extension des bras et soulève la tête, qu'il rend plus forts ses bras et son dos.

En même temps que les bras, les épaules, le cou et la tête sont appelés, les jambes se déplacent vers le haut et vers le bas, c'est-à-dire, elles montent et descendent plusieurs fois. Mais, relativement à l'étape précédente, ce mouvement des jambes n'est pas exactement égal à celui des bras. Dans l'étape précédente, ce sont les extrémités des membres supérieurs qui ont entraîné le soulèvement de la tête. Ce sont elles qui étaient en contact direct avec le berceau et c'est à partir d'elles que, avec le soutien des mains, l'impulsion du mouvement dès les extrémités des bras va affecter la tête, passant par le centre du corps.

Dans le cas des jambes, le mouvement de lever et baisser ne se fait pas avec l'appui des extrémités parce que, dès que le bébé est en décubitus ventral, c'est-à-dire que son ventre est tourné vers le matelas, les plantes des pieds n'agissent pas de la même façon que les mains dans l'étape précédente. Quelle est donc la solution trouvée ? L'utilisation d'une autre partie adjacente à la jambe, c'est-à-dire, les cuisses. Donc, appuyées sur les cuisses qui sont fixes, les jambes descendent et montent dans le berceau et préparent les genoux pour le mouvement qui viendra ensuite, dans lequel le bassin sera projeté brièvement sur les pieds. C'est parce que les cuisses sont fixes et qu'elles sont en contact direct avec la surface ferme du matelas que les jambes peuvent se mouvoir et, de cette façon, les petits pieds peuvent faire les mouvements vers le haut et vers le bas.

Ainsi, d'une manière différente de celle de l'étape précédente, dans cette étape, le mouvement du corps va du centre vers les extrémités. À ce moment-là, il n'est plus nécessaire de dire que chaque étape est répétée jusqu'à l'épuisement et que, de cette manière, la puissance de locomotion se réalise toujours plus.

Au cours de ce mouvement des jambes, qui est en fait une esquisse de l'extension et de la flexion des membres inférieurs, les pieds touchent le matelas dans le berceau et s'alignent avec les genoux ; ensuite, les parties supérieures et inférieures du corps vont s'allier. Les bras et le dos, maintenant assez renforcés au cours de la première étape, commencent à pousser les hanches vers les talons, faisant des jambes, ou plus précisément, des segments qui vont des pieds jusqu'aux genoux, le point sur lequel le bassin se projette ; c'est-à-dire, la partie qui auparavant s'était déplacée avec l'appui des cuisses maintenant sert de support pour que celles-ci puissent se déplacer à leur tour. Avec la combinaison de la flexion des jambes et la poussée des bras, le bébé va et vient, en avant et en arrière, jusqu'au moment où il s'arrête au milieu du chemin et parvient à se mettre à quatre pattes, c'est-à-dire, à s'appuyer sur les deux bras et les deux jambes.

Ce qui se déroule à partir de ce moment est si complexe qu'il ne peut être expliqué que comme un savoir immanent : le bébé fait un mouvement croisé et conjugué avec les bras et les jambes, ce qui signifie qu'il avance un de ces côtés supérieurs, en s'appuyant sur l'un de ces bras, et la jambe du côté opposé, en s'appuyant sur l'autre jambe. Une fois cet exploit réalisé, et tenant la ligne médiane du corps comme

un miroir, l'opération est reflétée de l'autre côté. Et quand le bébé est capable d'avancer son bras droit et sa jambe gauche, puis son bras gauche et sa jambe droite, il est capable de ramper.

Maintenant, les limites du berceau ne lui conviennent plus, et tout ce qui se déploie dans son champ visuel lui paraît séduisant, et il cherchera à l'atteindre, ce qui va l'amener à libérer ses mains pour essayer de saisir l'objet de son désir, et avoir recours seulement aux jambes pour son déplacement.

\*

Entre l'exploration et la marche, d'autres étapes pourraient être examinées, mais cela suffit pour le moment. En examinant le processus par lequel le bébé arrive à marcher, nous essayons de nous placer sur le deuxième niveau du rapport téléologique et de comprendre comment la forme et la matière engendrent dans un être humain l'un de ses plus remarquables capacités, le déplacement dans l'espace avec tout ce qui le concerne.

D'autres étapes entre le roulement et le déplacement de l'enfant pourraient être examinées, ce qui certainement éluciderait le premier mode de combinaison des forces fondamentales, que nous ne pouvons pas encore aborder mais que, intuitivement, nous rapportons à la génération du poids, de la densité, de l'agilité du bébé. Toutefois, la composition des parties homogènes (les os, la peau, la chair), ainsi que celle des parties hétérogènes (les mains, les pieds, les jambes, les bras) se constitue selon les exigences de l'actualisation de la capacité locomotrice. Ce processus illustre bien et jette la lumière sur le lieu où la matière est sur le point de prendre la forme du mouvement local, qui à son tour passe, ne reste pas, car ce qui reste logé dans le bébé est l'impression de l'expérience, une impression qui n'est pas seulement un souvenir, mais une marque vivante qui imprègne la matière.

Au cours de la conquête de la capacité locomotrice, toutes les parties concernées sont modifiées : les os grandissent et deviennent plus forts, la tonicité musculaire est renforcée, le sang circule dans les veines plus rapidement et transporte plus d'oxygène, le cœur pompe plus de sang, les pieds poussent contre le sol avec force et équilibre, les mains se spécialisent dans les mouvements détaillés, et la vision se développe et parcourt tout l'espace autour. Tout change d'un jour à l'autre, et le bébé acquiert de nouvelles caractéristiques tandis qu'il affirme son identité.

En effet, l'examen nous montre que la matière, indéfinie par nature, peut être effectuée de diverses manières. Il nous montre aussi que pour maintenir la forme, il faut qu'il y ait aussi, de la part de la matière, une certaine contrariété. La nature relationnelle de la matière permet qu'elle soit ajustée selon la nécessité de l'être, ce qui est invariablement lié à certaines fonctions ; ainsi, dans l'être humain en général, la matière se réalise comme des os, des muscles, de la peau, des tendons, des ligaments, des fluides, et des organes. Cette variété de parties est nécessaire, mais celles-ci ne garantissent la vie qu'en remplissant leurs fonctions. Et cela sert également aux pouvoirs de l'être, puisque, eux aussi, ils doivent être ensemble, comme on a vu dans le cas du bébé. Une capacité n'est jamais seule, elle est toujours combinée avec d'autres.

Pour terminer, nous rappelons le passage cité de la *Physique*, dans lequel Aristote se réfère à la nature relationnelle qui existe entre la matière et la forme et explique que cette relation est comme celle de la femelle par rapport au mâle, ou comme celle du laid par rapport à beauté. Le Stagirite n'aurait pas pu être plus heureux dans son analogie : rien n'aurait pu illustrer avec une telle subtilité une nuance si fondamentale de la force de réalisation que la femelle ou l'envie de beauté. Après tout, c'est seulement quand la matière peut supporter et résister aux vicissitudes de la vie avec grâce qu'elle reçoit la forme. Si elle était dépourvue de ce type de force, rien n'existerait. Aristote était sans doute un homme sage.

Eraci Gonçalves de Oliveira  
oliveiraeraci@gmail.com

## Références

- ANGIONI, L. 2009, *Aristóteles Física I-II*. Trad. par L. ANGIONI, Unicamp, Campinas.
- LOUIS, P. 2002, *Aristote – Marche des Animaux, Mouvement des Animaux*, trad. par P. LOUIS, Belles Lettres, Paris.
- NUSSBAUM, M. 1985, *Aristotle's – De Motu Animalium*, Princeton University Press, Princeton.
- SILVA, M. 2010, *As Partes dos Animais*, trad. par M. D. F. S. SILVA, Imprensa Nacional – Casa da Moeda, Lisboa.